

PLUS FORUM

GRANDS REPORTAGES, ANALYSES

LE MEA-CULPA
DE GREENSPAN
L'ÉDITORIAL D'ARIANE KROL

PAGE 7

CRIME ORGANISÉ:
LE DEVOIR DE RÉSISTER

L'ÉDITORIAL D'ANDRÉ PRATTE

PAGE 7

CHASSEURS DE TEMPÊTES

Six États. Huit jours. 4500 kilomètres, soit l'équivalent de la distance Montréal-Vancouver. Les chasseurs de tornades sont prêts à tout pour guider leurs clients dans les plus belles tempêtes du Midwest. Notre photographe Ivanoh Demers et notre correspondant dans l'Ouest américain, Nicolas Bérubé, les ont suivis.

Un reportage qui secoue, à lire en pages 2 à 5.

CHASSEURS DE TEMPÊTES

TRAQUER LES

NICOLAS BÉRUBÉ

ALLIANCE, Nebraska— Les grêlons commencent à tomber en fin d'après-midi. Comme si des travailleurs de la construction s'étaient mis à piocher sur le toit du camion.

« Merde. Merde. Merde. Merde », dit Bill Reid, notre guide, en penchant la tête.

Il attrape son talkie-walkie sur le tableau de bord et donne des ordres. « On s'en va d'ici. On s'en va. Il faut penser aux camions. On ne veut pas de pare-brise éclaté.

— Parfait, réplique Chuck Doswell, chef du second camion. Ouvrez la voie. On vous suit. »

À travers la fenêtre du véhicule, les plaines du Nebraska défilent à 120 km/h. Un poteau de téléphone toutes les trois secondes. Des chemins de terre qui mènent nulle part à toutes les 15 secondes. Une maison abandonnée – fenêtres placardées, parterre envahi de ronces – à toutes les 20 secondes. Des éclairs. Un ciel noir. Un champ infini qui s'assombrit.

À la radio, une voix informatisée lance un avertissement. « Une alerte de tornade a été émise pour le comté de Cherry. Restez calmes. Si vous le pouvez, trouvez refuge au sous-sol, loin des fenêtres, sous un objet solide, tel un banc de scie. Si vous êtes à l'extérieur, cherchez à vous rendre dans le creux d'une vallée et allongez-vous... »

Le camion file en ligne droite pendant de longues minutes. Le vacarme sur le toit a cessé. La tempête est derrière nous. Le chauffeur se range le long d'une route déserte. Bill défait sa ceinture de sécurité et ouvre sa portière.

« On s'arrête ici quelques minutes, jusqu'à ce que la pluie nous rattrape, lance-t-il, en empoignant son caméscope. Bonne tempête. »

NE PAS CRIER POUR RIEN

Nous sommes au Nebraska pour courir après les tempêtes, pour franchir des centaines de kilomètres chaque jour à bord de camions high-tech dans le seul but de trouver un endroit où le temps est si mauvais que des tornades peuvent se former devant nos yeux.

Les résidants croisés sur notre chemin n'en croient pas leurs oreilles.

« Vous êtes ici pour faire quoi? » demande, incrédule, le caissier d'une station-service perdue dans le centre de l'État. Il est en train de calculer l'addition de notre dîner: des sacs de chips et des cheeseburgers enveloppés dans du papier aluminium.

« Les tornades, répète Chuck Doswell en montrant le ciel bleu à travers la fenêtre. Nous chassons les tornades.

— Hé hé! Je ne sais pas si je devrais être heureux de vous voir ici! »

Chuck est un homme dans la mi-soixantaine qui rit souvent et prend son temps pour parler. Il n'a plus un cheveu sur le sommet du crâne et porte un chapeau d'aventurier en permanence. Pas grand-chose ne semble l'énerver dans la vie. Il a commencé à chasser les tornades en 1972, quand son service au Vietnam a pris fin et qu'il a réuni des amis pour aller photographier des tempêtes près de chez lui, en Oklahoma. Il a terminé son doctorat en météorologie et chasse les tornades chaque année depuis.

Cette semaine, Chuck est notre guide. C'est lui qui décide quand on mange, quand on boit, où on dort, à quelle heure on se lève le matin.

C'est lui qui regarde les cartes météo sur l'écran de l'ordinateur portable et décide de traverser le Dakota-du-Sud cette journée-là parce que les risques de tempêtes semblent plus grands à 600 kilomètres d'ici.

« Quatre-vingts pour cent des tornades durent moins de 10 minutes, explique Chuck. C'est pour ça qu'il faut être au bon endroit, au bon moment. »

Aux États-Unis, chasser les tempêtes est une activité à laquelle on s'inscrit. Comme un cours de flûte ou une croisière dans le Sud. Une semaine de chasse dans le Midwest ressemble à ceci: 4500 kilomètres de route, du McDo deux fois par jour, des motels bon marché avec des portraits de loups sur les murs, très peu de sommeil et la mâchoire qui tombe devant une tempête en formation.

L'activité est sécuritaire, mais demande une certaine discipline. Il y a des limites à ne pas franchir, des règles à respecter. Ne pas crier pour rien. Ne pas courir. Ne pas se tenir sur la route ou trop près de la route. Ne pas tenir pour acquis que les conducteurs nous ont vus. « Quand il y a une tornade, les conducteurs ne regardent pas devant eux, prévient Chuck. Ils regardent la tornade. »

Il faut faire attention aux inondations éclair. Il ne faut pas toucher aux clôtures métalliques.

Il faut tenir à deux mains la porte du camion en l'ouvrant. Les bourrasques l'ont déjà fait s'envoler. La carrosserie est encore endommagée. « Durant une tempête, rappelez-vous que votre environnement est modifié. Le son est ahurissant. Vous ne vous entendez pas crier. »

Qui paie pour aller chasser les tornades? Étonnamment, très peu de kamikazes ou d'amateurs de sensations fortes. Les chasseurs de tempêtes sont d'abord des amateurs de météo. Pour eux, un cumulonimbus bien structuré avec une belle base rotative est un joyau à photographier. Un souvenir qu'ils montreront ensuite fièrement au beau-frère ou aux collègues lors du prochain barbecue de la compagnie.

Notre chasse commence par un beau lundi de juin, dans la petite ville d'Alliance, dans l'ouest du Nebraska. La veille, nous avons roulé cinq heures depuis Denver pour pouvoir entamer la journée « sur le terrain », c'est-à-dire au milieu de nulle part.

Notre groupe se compose de Danny, 16 ans, venu avec son père Andy, patron d'une entreprise de télécommunications; Angela, infirmière du Tennessee et bachelière en météorologie; Liz, mère de famille et conseillère pédagogique dans une école du Massachusetts; Peter, technicien de la BBC à Londres; Christophe, journaliste suisse, et Don, amateur de plantes et de photographie qui habite au Missouri.

Ce matin-là, nous nous réveillons au motel American Inn, dont la vue donne sur l'arrière d'un centre commercial.

Le stationnement est rempli de camionnettes et de semi-remorques. Une note sur la porte des chambres se lit comme suit: « Il est interdit de nettoyer son arme à feu avec les serviettes de l'hôtel. Prière de demander une guenille à la réception. »



1



2



3

1 Un puits pour le bétail dans le nord du Nebraska. La tempête au loin menace de créer une tornade.

2 Rudolf Schneider, 80 ans, fini son travail sur la ferme avant l'arrivée de la tempête. « J'ai vu la destruction des tornades, dit-il. Mais, Dieu merci, je n'en ai jamais vu une de près! »

3 Une tempête se disperse à la tombée du jour dans le Dakota-du-Sud.

4 Les chasseurs de tornades ont droit à une fin de journée spectaculaire: une tempête d'éclairs, à proximité de Mull, dans le nord-ouest du Nebraska.

5 Au Nebraska, le groupe tombe sur cette formation classique avec possibilité de tornades dans la base. « Cette tempête a la capacité de produire des tornades, dit Chuck Doswell. Dommage que nous ne puissions nous en approcher. Il n'y a aucune route qui va dans les champs par là. »

PHOTOS IVANO H. DEMERS, LA PRESSE

SUITE EN PAGES 4 ET 5

TORNADES



4



5



Chuck Doswell contemple avec stupéfaction le mouvement circulaire de la tempête qui se forme sous ses yeux. «Ça fait 36 ans que j'observe les tornades, et je n'ai jamais frôlé la mort, dit-il. On peut s'approcher des tempêtes, mais jamais trop près. Vous savez, Darwin a une règle pour les gens qui s'approchent trop près...»

PHOTO IVANO H. DEMERS, LA PRESSE

SUITE DE LA PAGE 2

Après un café et des toasts, le groupe se réunit dans l'une des chambres. Assis sur le lit, Bill pianote sur son ordinateur portable relié à un projecteur portatif. Une carte des États-Unis apparaît sur le mur blanc.

« Comme vous pouvez voir, la météo est pas mal tranquille ce matin », dit-il, en zoomant sur le Nebraska. Il clique sur un onglet. Le nord-ouest de l'État est couvert d'une tache aux couleurs vives qui se déplace de manière mécanique et répétitive.

« On voit ici que la température va grimper en fin d'après-midi. Elle devrait dépasser les 35 degrés, ce qui est bon pour la formation de tempêtes. Les vents sont favorables, et le point de rosée devrait être au-dessus de 15 degrés, ce qui se présente bien. Je propose donc qu'on se déplace dans ce coin-là aujourd'hui. Chuck ?

Ça m'apparaît raisonnable, répond celui-ci en lissant sa moustache. Il n'y a rien dans le ciel là-bas pour l'instant, mais ça va frapper plus tard aujourd'hui. C'est sans doute le meilleur endroit où aller. »

DANS LA « TORNADO ALLEY »

Il y a en moyenne 1000 tornades

par année aux États-Unis. La quasi-totalité se forme dans les champs et les plaines, où elles ne font aucun dommage. Seule une vingtaine de tornades cause des dégâts. Chaque année, 150 personnes meurent à cause des tornades aux États-Unis, selon l'Organisation météorologique mondiale.

Surnommé « Tornado Alley », le Midwest est le meilleur endroit pour voir des tempêtes en Amérique du Nord. Le paysage est plat comme une allée de quilles. Le regard porte loin, et aucun bâtiment ne vient bloquer la vue.

La saison des tornades arrive avec les belles journées d'avril. Les chasseurs sillonnent les routes du Texas et de l'Oklahoma, où se manifestent les premières grosses tempêtes. Les tornades du printemps sont rapides : elles peuvent se déplacer à 100 km/h. Plus la saison avance, moins elles sont puissantes. Celles de la fin juin avancent à 40 km/h, souvent moins.

Chuck Doswell explique que chasser les tempêtes nécessite un mélange de science et de chance. « J'ai fait toutes les erreurs possibles au cours de ma carrière. Je me suis trompé de route, j'ai suivi la mauvaise tempête.

J'ai déjà filmé une tornade avec une caméra qui n'avait pas de cassette. »

Il dit s'être déjà trouvé à 300 mètres d'une tornade. « Ce qui m'a surpris, c'est le son. C'était comme une grosse chute. Le lendemain, c'est l'odeur qui m'a frappé. Ça sentait la laine isolante mouillée, la nourriture avariée, le bois pourri... Une odeur très désagréable. En mai 99, je suis tombé sur une série de tornades extrêmes au Kansas. L'odeur était si forte qu'elle m'est restée dans le nez pendant trois semaines. »

La qualité la plus importante des chasseurs de tornades est la patience. Comme dans une partie de chasse ou un voyage de pêche, quelques minutes d'action nécessitent des heures d'attente, des centaines de kilomètres de route et d'ennui.

Faire de 10 à 12 heures de camion par jour pour se rendre dans un lieu propice aux tempêtes n'est pas toujours réjouissant. Plus d'une fois, au cours de la semaine, des participants se sont endormis sur la route, un sac de chips sur les genoux, des écouteurs d'iPod dans les oreilles.

La croyance populaire veut que la force destructrice des tornades rende leur observation dangereuse. Rien de plus faux, soutient Chuck, qui

n'a jamais senti sa vie menacée. « Ça fait 36 ans que j'observe les tornades et je n'ai jamais frôlé la mort. On peut s'approcher des tempêtes, mais jamais trop près. »

SUR LA ROUTE

Dans le nord-ouest du Nebraska, la grêle sur le camion et l'avertissement officiel à la radio font monter la tension d'un cran. Le nuage de la tempête au loin commence à prendre un mouvement circulaire.

Caméras en main, Bill et Chuck courent sur une colline et installent leur trépied en silence. Peu à peu, les membres du groupe les rejoignent. Au loin, les éclairs fendent le ciel et frôlent les champs. Le tonnerre retentit.

Devant nous, la tempête prend la forme d'une pyramide inversée. De petits vortex ressemblant à des doigts s'en détachent et pointent vers le sol, sans toutefois l'atteindre. Le soleil disparaît sous l'horizon, nous laissant seuls avec nos caméras et l'impression d'assister à un moment unique. Ici, la nature domine, le reste n'existe plus.

Un éclair fulgurant traverse le ciel. « O.K., j'en ai assez », dit Danny.

– Moi aussi », répond son père.

Ils dévalent la pente et disparaissent dans le camion blanc.

Chuck hausse les épaules. « Je reste encore un peu. Le bon côté, quand on se fait frapper par la foudre, c'est qu'on n'a pas le temps d'entendre le tonnerre ! »

Il se penche pour regarder dans l'objectif de son appareil. La tempête est de plus en plus difficile à observer. L'horizon est noir par endroits. Des collines nous cachent la vue maintenant, nous obligeant à deviner ce qui se passe au-delà. Une pluie froide tombe.

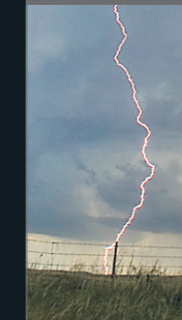
« Cette tempête a la capacité de produire des tornades, estime Chuck. Dommage que nous ne puissions nous en approcher. Il n'y a aucune route qui va dans les champs par là. Je crois que nous allons devoir lui dire adieu. »

Après une autre heure de route, Chuck propose de s'arrêter pour observer l'orage qui éclate. Le camion tourne à droite au sommet d'une côte et s'arrête dans un chemin de terre. « On va rester ici un bout de temps, dit Chuck. Le spectacle risque d'être impressionnant. En sortant, faites attention à la clôture de barbelés. »

Une bourrasque de vent chaud nous souffle au visage. Il est 22 h, et le ciel est complètement noir. Devant nous, les éclairs explosent à toutes les cinq secondes, déchirent l'horizon. Le ciel infini du Nebraska comme un écran IMAX. La foudre comme un bombardement à haute altitude. Je n'ai jamais vu autant d'éclairs de ma vie. Rarement se sent-on aussi petit. Comme une poussière que les éléments tolèrent. Un témoin devant le spectacle du chaos.

Personne ne s'en va cette fois. Personne ne dit mot. Des trépieds apparaissent. Chuck Doswell hurle de joie, le visage collé contre l'objectif de sa caméra.

SUR CYBERPRESSE



MULTIMÉDIA
Visionnez notre reportage multimédia à couper le souffle sur les chasseurs de tempêtes dans le Midwest américain sur cyberpresse.ca/tornades

COMMENT LES TORNADES SE FORMENT-ELLES ?

Les tornades sont un vortex de vents extrêmement violents qui descend d'un cumulonimbus. Pour se former, elles nécessitent des conditions météorologiques précises : un taux d'humidité élevé, du temps chaud, un courant ascendant et une grande quantité d'énergie disponible.



PHOTO IVANO H. DEMERS, LA PRESSE



Une insulte au français



LYSIANE GAGNON
lgagnon@lapresse.ca

Le tollé qu'ont suscité les déclarations procanadiennes du président Sarkozy a occulté les problèmes réels de l'Organisation de la francophonie, cette grosse machine qui a trahi sa vocation – la promotion de la langue française – et qui apparaît de plus en plus comme une gigantesque blague. Une blague qui constitue, en vérité, une insulte à notre langue.

Si l'Organisation internationale de la francophonie ne se réforme pas radicalement, il vaudrait mieux mettre la clé dans la porte.

Si l'OIF ne se réforme pas radicalement, il vaudrait mieux mettre la clé dans la porte et consacrer les milliards qu'on y gaspille dans ses officines diplomatiques à des objectifs concrets, comme le financement d'écoles françaises dans les régions sensibles ou l'organisation de manifestations culturelles à l'échelle internationale.

Le coup de grâce, cette année, est venu du Rwanda. Un pays francophone depuis près de 100 ans, qui vient de proclamer l'anglais comme unique langue d'enseignement du primaire à l'université. Le Rwanda est membre en règle de la francophonie. Qu'a-t-on dit à ce sujet au dernier Sommet de Québec? Rien. *Niet. Nothing.*

Cela n'a rien de surprenant, puisque la moitié des États-membres de la soi-disant francophonie ne sont pas francophones, et que près de la moitié transige en anglais avec l'ONU! Certains expliqueront le brusque revirement linguistique du Rwanda par le lourd contentieux qui l'oppose à la France depuis les massacres de 1994. Mais en fait, l'anglicisation du Rwanda a commencé dès que le Front patriotique de Kagame a pris le pouvoir, avec le soutien d'exilés tutsis qui s'étaient anglicisés dans les pays limitrophes. C'est très consciemment que les élites rwandaises francophones ont ensuite opté pour l'anglais, dont elles croient qu'il offre plus de chances de développement à leur petit pays surpeuplé.

Un pareil changement de langue est un phénomène rare. Mais ce n'est pas du tout comme si le Québec décidait de devenir anglais. Les ancêtres des Canadiens français étaient Français, les Canadiens français ont toujours parlé français. La langue nationale et populaire du Rwanda, par contre, est le kinyarwanda; le français y a été importé, il y a 90 ans, par le colonisateur belge.

Il reste que cette dérive vers l'anglais est de mauvais augure. L'urbaniste Luc-Normand Tellier, un familier du Rwanda, prédit que ce mouvement ne s'arrêtera pas et qu'«après le Rwanda, ce sera sans doute le Burundi qui passera à l'anglais, puis rien de moins que le Congo, le plus grand pays de l'Afrique subsaharienne, dont le président Kabila est d'ailleurs plus à l'aise en anglais qu'en français». À ce rythme, il ne restera plus, comme grands pays africains francophones, que le Sénégal et la Côte d'Ivoire...

L'Afrique noire est-elle perdue pour la francophonie? Ce n'est pas impossible, mais ce n'est pas une raison pour renoncer à étendre le rayonnement de la langue française. Or, l'existence même de l'OIF y fait obstacle parce qu'elle empêche le développement d'initiatives qui seraient vraiment porteuses de progrès.

À l'OIF, on ergote sur tout et rien, on parle (derrière des portes closes) d'environnement, de réchauffement climatique, de nutrition, de la paix dans le monde et de la crise financière... comme s'il n'existait pas déjà une pléiade d'organismes voués à ces causes-là! Le tout se conclut par des déclarations navrantes de banalité. Où est, dans ce fatras de vœux pieux hors sujet, l'intérêt pour la langue française et les diverses cultures francophones?

Depuis sa fondation, l'OIF est essentiellement une planque offrant de confortables sinécures aux petits copains des gouvernements membres (dont un grand nombre sont des dictatures corrompues jusqu'à l'os), une planque doublée d'une grosse caisse qui distribue l'argent du Nord vers le Sud, en favorisant au passage l'emprise économique de la France sur ses ex-colonies. C'est d'ailleurs pour cette raison – parce qu'elle est une distributrice de fric – que tant de pays non francophones ont voulu y adhérer. Cela ne leur coûte rien, ils ne sont même pas tenus, contrairement par exemple aux membres de l'Union européenne ou du Commonwealth, de respecter un certain nombre d'engagements.

L'OIF est une mauvaise vitrine pour la francophonie, elle en fait un objet de railleries.

Le Canada, qui est après la France le principal bailleur de fonds de la francophonie, devrait profiter de l'indifférence manifeste du président Sarkozy envers l'OIF pour proposer le sabordement de cet organisme qui coûte cher et ne rapporte rien, et qui a trahi sa raison d'être.

Une certaine naïveté

Il faut revenir sur terre et voir le prochain président pour ce qu'il sera: le chef d'une superpuissance

JOCELYN COULON



L'auteur est directeur du Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix, affilié au CERIU. (j.coulon@cerium.ca)

Barack Obama se dirige tranquillement vers la présidence américaine. Sa victoire n'aura rien à voir avec la crise économique, mais bien avec la personnalité du candidat, le travail acharné du Parti démocrate depuis sa victoire aux élections de novembre 2006 et le profond dégoût ressenti par l'électorat envers le Parti républicain. En politique étrangère, son élection va changer l'atmosphère. Mais sa présidence sera-t-elle une totale rupture avec l'administration Bush? Rien n'est moins certain.

Le candidat démocrate est une véritable star mondiale. Cet été, il a reçu un accueil enthousiaste en Europe. Un grand sondage planétaire, publié il y a quelques semaines, le plébiscite massivement. Ses discours sont examinés et commentés par tous les experts, et chacun veut y voir son propre rêve de l'Amérique. Cela donne lieu à des commentaires qui tombent parfois dans une grande naïveté comme en témoigne une opinion publiée dans l'hebdomadaire *Jeune Afrique*, il y a deux semaines, et qui résume bien le sentiment général envers Barack Obama à l'étranger.

L'auteur, Lancine Camara, président de l'Union internationale des journalistes africains, ne tarit par d'éloges envers Obama. Il présente le sénateur démocrate comme l'incarnation d'un nouvel humanisme américain au service du monde. Pour l'auteur, la meilleure façon d'éviter la guerre et de préserver le monde du chaos, «c'est de soutenir Barack Obama et d'encourager sa vision d'un monde multipolaire dont le fonctionnement serait fondé, autant que possible, sur la concertation et le respect mutuel».

Barack Obama s'inscrit dans la grande tradition politique américaine qui place les États-Unis au centre du monde et au cœur d'un système d'alliances militaires et politiques érigé pour leur bénéfice.

Cette opinion est fréquente dans la presse étrangère. Elle est soutenue par une lecture partielle des discours du candidat et alimentée par ses partisans. Le dernier d'entre eux, Colin Powell, ancien secrétaire d'État, a renforcé cette impression lorsqu'il a dit qu'une présidence Obama «provoquerait l'en-



PHOTO JAROD PERKONIAM, (U.S. ARMY), ASSOCIATED PRESS

Barack Obama lors d'une visite au camp Arifjan, au Koweït, en juillet dernier. Le candidat démocrate à la présidence américaine, pressenti pour l'emporter le 4 novembre, devrait poursuivre le travail de l'administration Bush malgré sa réputation de la torture, sa volonté de discuter et de négocier avec les ennemis des États-Unis, son souci envers le développement des pays du Sud, son intérêt pour le multilatéralisme...

thousiasme du pays et du monde». Et ce n'est pas faux, compte tenu de l'incroyable révolusion qu'inspire l'administration Bush.

Pourtant, il faut revenir sur terre et voir le prochain président pour ce qu'il sera: le chef d'une superpuissance. Ce statut induit un certain nombre de comportements, comme l'arrogance envers les autres États et les mesures unilatéralistes. On peut d'ailleurs discerner ces traits de comportement dans les discours du candidat et chez les conseillers qui l'entourent.

Tradition politique américaine

Barack Obama s'inscrit dans la grande tradition politique américaine qui place les États-Unis au centre du monde et au cœur d'un système d'alliances militaires et politiques érigé pour leur bénéfice. Jamais, à ma-

enfin, Barack Obama n'a écarté l'option d'agir seul si la sécurité des États-Unis était menacée.

Du côté de ses conseillers, si ceux-ci démontrent une connaissance du monde et une sophistication diplomatique rares chez le clan Bush, ils proviennent, pour les plus importants d'entre eux, de l'ancienne administration de Bill Clinton où on voyait les États-Unis comme la nation indispensable. Il arrive aussi à certains conseillers d'Obama de promouvoir des idées, comme cette stupide Ligue des démocraties, dont les conséquences premières seraient de diviser le monde et de placer encore une fois les États-Unis en position de domination alors que de nouveaux centres de pouvoir émergent et revendiquent une place au soleil.

Ne boudons pas notre plaisir. Sur bien des aspects, Obama répond aux aspirations profondes des Américains et du monde. Sa réputation de la torture, sa volonté de discuter et de négocier même avec les ennemis des États-Unis, son souci envers le développement des pays du Sud, son intérêt pour le multilatéralisme et le renforcement de l'ONU ont de quoi séduire. Et rien n'indique qu'il oubliera tout cela le jour où il deviendra

président. Cependant, Barack Obama n'est pas le président du monde, mais bien des États-Unis. Son premier devoir n'est pas de plaire aux Africains ou aux Canadiens, mais d'assurer la sécurité et la prospérité des Américains. Il faut tout simplement espérer que cela ne se fera pas au détriment des autres.

Déficit zéro > une illusion

Comment pouvons-nous expliquer que la dette du Québec continue d'augmenter à chaque exercice financier du gouvernement?

BRYAN BREGUET
ET VINCENT GELOSO

Les auteurs sont respectivement candidat au Ph.D en économie à l'Université de la Colombie-Britannique et étudiant en économie et politique à l'Université de Montréal, ainsi que collaborateur au *Financial Post*.

Cette semaine, Jean Charest a fait la promesse que le Québec ne retournerait pas en situation de déficit.

Mais l'opposition a manqué une opportunité en or de rappeler à Jean Charest que le déficit zéro n'est avant tout qu'un outil politique. En théorie, un déficit zéro implique que nous ne nous endettons pas davantage. Alors comment pouvons-

Heureusement pour le Québec, Jean Charest a souvent la chance de recevoir un chèque-cadeau du gouvernement fédéral.

nous expliquer que la dette du Québec continue d'augmenter à chaque exercice financier du gouvernement?

En fait, depuis l'élection de Jean Charest en 2003, la dette est passée de 95 milliards à 126 milliards. Si le déficit zéro existait, la dette n'augmenterait pas. Cela implique nécessairement des normes comptables douteuses qui excluent les petites choses déplaisantes qui, lorsque prises ensemble, affectent significati-

vement les finances du gouvernement. La promesse de Jean Charest est donc fautive, non pas qu'il n'ait pas l'intention de la tenir, mais parce que l'hypothèse de départ voulant que nous ayons un déficit zéro est erronée.

Mais ce jeu politique de la sanctification du faux déficit zéro produit des effets pervers. Pour tant, ce dernier, en niant l'absence réelle de déficit, se prive de réformes nécessaires, mais également bénéfiques. Qu'il s'agisse de l'électricité subventionnée, du peu de place fait au privé dans bien des secteurs (dont la santé), des gels ou timides dégels de plusieurs tarifs ou encore des subventions à des industries vouées à disparaître, nous avons une multitude d'exemples d'immobilisme du gouvernement. Le Québec a cette mauvaise habitude de se voiler la face et de repousser les problèmes. (...)

Heureusement pour le Québec, Jean Charest a souvent la chance de recevoir un chèque-cadeau du gouvernement fédéral.



PHOTO CLÉMENT ALLARD, ARCHIVES PC
Jean Charest a promis que le Québec ne retournerait pas en déficit.

Mais même là, Jean Charest a refusé le plus gros cadeau possible en refusant de profiter des deux points de TPS.

Cela dit, ce n'est qu'avec des réformes de la fiscalité, de la gestion de l'État et du rôle du gouvernement dans l'économie que le Québec réglera son déficit structurel pour de bon. (...)

Le faux déficit zéro nous renforce dans cette tentative de fuir la réalité, mais il aide des politiciens à dire n'importe quoi et s'en tirer.

André Desmarais > Président du conseil d'administration **LA PRESSE**
 Guy Crevier > Président et éditeur
 Philippe Cantin > Vice-président à l'information et éditeur adjoint
 Eric Trottier > Directeur de l'information **André Pratte** > Éditorialiste en chef

FORUM

ÉDITORIAUX

Le mea-culpa de Greenspan



ARIANE KROL

C'est un véritable déboulonnage auquel on a assisté cette semaine à Washington. Alan Greenspan, reconnu en 2005 comme le plus grand dirigeant de banque centrale de tous les temps, est tombé de son socle avec fracas. Il s'est trompé, a-t-il avoué, en pensant que l'industrie financière était la mieux placée pour s'imposer des limites.

La Réserve fédérale américaine avait le pouvoir d'interdire les pratiques hypothécaires douteuses qui ont ravagé le secteur immobilier. Son ancien président, convaincu de la supériorité du libre marché, s'y est toujours opposé. « Avez-vous l'impression que votre idéologie vous a poussé à prendre des décisions que vous souhaiteriez ne pas avoir prises? » lui a demandé le responsable du comité de surveillance de la Chambre des représentants, lors de sa comparution jeudi. « Oui, j'ai découvert une faille », a reconnu Greenspan. Un constat qui, dit-il, l'a plongé dans un grand désarroi.

L'aveu n'est pas banal. Et il n'est pas venu spontanément. Dans son allocution préliminaire, l'ex-numéro un de la Fed s'est dit frappé d'une grande incrédulité devant la tournure des événements. Surpris, donc pas responsable. Comment aurait-il pu prévoir une telle crise, qu'il qualifie de « tsunami du crédit comme on n'en voit qu'une fois par siècle »?

Les questions insistantes des élus ont fini par le faire vaciller.

« En d'autres mots, vous avez découvert que votre vision du monde, votre idéologie, n'était pas correcte », a relancé le président du comité. « Absolument, précisément », a reconnu l'économiste. Pour cet adepte du laisser-faire, fervent admirateur de la philosophe libertarienne Ayn Rand, c'est presque une révélation existentielle. Il n'aura pas vécu jusqu'à 82 ans en vain, pourrait-on dire, si la situation n'était pas aussi tragique. Mais pour les millions d'Américains qui ont perdu leurs économies, il aurait mieux valu qu'il voit la lumière un peu plus tôt.

Alan Greenspan a pris sa retraite en 2006, juste avant que le marché immobilier ne montre des signes de ralentissement. Depuis, il tente de défendre sa réputation. Ses détracteurs ont raison de dénoncer son allergie réglementaire et sa foi aveugle en la sagesse des marchés. Cependant, ils auraient tort de le désigner comme unique coupable.

En fermant les yeux sur les pratiques risquées du secteur financier et en tardant à augmenter ses taux d'intérêt, la

Fed a créé un environnement propice aux excès. Mais elle n'a obligé personne à en commettre. L'erreur d'Alan Greenspan aura été de donner trop de corde aux banquiers. Oui, il aurait dû deviner qu'ils risquaient de se pendre avec. Mais ce n'est pas lui qui a choisi l'arbre, ni attaché le nœud, ni retiré le tabouret. C'est le secteur financier qui a décidé de jouer à ce petit jeu dangereux, encouragé par les cris avides des investisseurs. Alan Greenspan a une part de responsabilité, mais il n'est pas le seul. L'idéologie qui le guidait, ils étaient nombreux à la partager sous l'administration Bush. Pourtant, rares sont ceux qui, comme lui, ont eu l'honnêteté intellectuelle de la remettre en question.



Le devoir de résister



ANDRÉ PRATTE

L'attentat commis contre le repaire des Hells Angels à Sorel fait beaucoup parler. Bien qu'on ne puisse pas minimiser sa gravité, cet incident n'est pas ce qui devrait inquiéter le plus la population. Celle-ci devrait se préoccuper davantage des informations publiées au cours des dernières semaines révélant à quel point le crime organisé est parvenu à s'infiltrer dans tous les recoins de la société québécoise.

Lorsque six mafiosi ont plaidé coupables le mois dernier à la suite de l'opération Colisée, les reporters de *La Presse* André Cédilot et André Noël ont pu prendre connaissance des comptes rendus de l'écoute électronique faite par les enquê-

Les Québécois doivent réagir contre l'infiltration du crime organisé dans tous les recoins de la société.

teurs. Ils y ont appris que plusieurs entrepreneurs, restaurateurs et autres gens d'affaires ont été victimes, complices ou complaisants à l'endroit du clan Rizzuto. Un grand nombre de commerçants doivent payer une commission de protection. Plusieurs hommes d'affaires ont fait l'objet d'intimidation ou de violence. D'autres ont eu recours à la mafia pour « régler » des problèmes de divers ordres.

Nos collègues rapportaient la semaine dernière que l'entreprise distribuant la boisson énergisante Cintron, principal commanditaire de l'émission phare de TQS, *Loft Story*, est en partie propriété d'un membre des Hells Angels. Salvatore Cazzetta a purgé 10 ans

de détention pour complot d'importation de 10 000 kg de cocaïne. Cette semaine, le *Journal de Montréal* a révélé qu'un autre membre des Hells était associé à la direction d'une équipe de la Ligue nord-américaine de hockey.

Autant d'indications que les motards, suivant les traces de la mafia, profitent de toutes les occasions pour canaliser leurs millions et gagner en respectabilité. Or plus le crime organisé s'installe dans l'économie légale, plus l'échafaudage est difficile à démonter. Et plus ce cancer pourrait la société de l'intérieur.

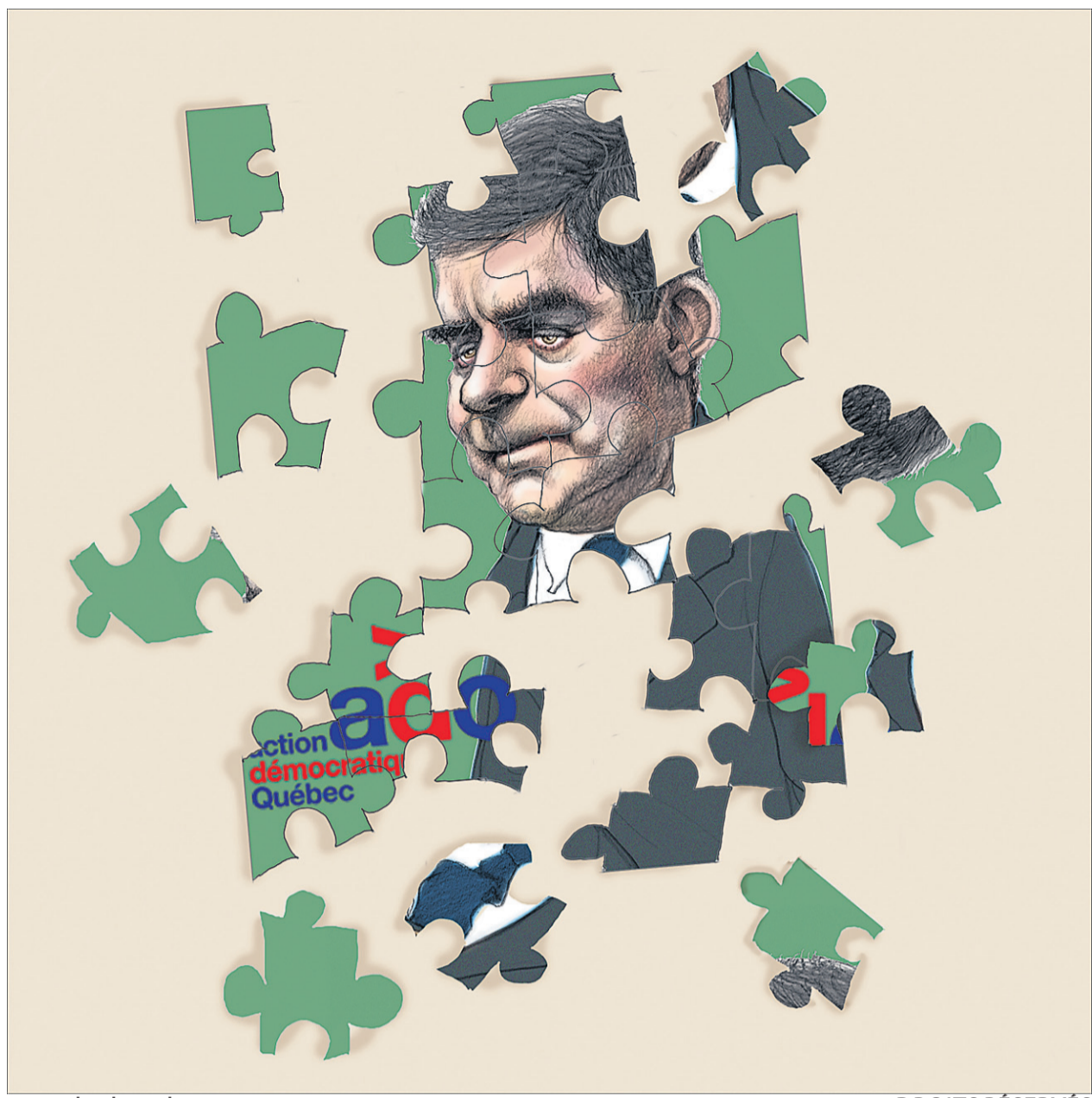
La police a montré, par les opérations Printemps 2001 et Colisée, qu'elle peut porter de durs coups au crime organisé. Mais le processus judiciaire est lourd, les sentences n'ont pas d'effet dissuasif et les fortunes colossales engrangées par les criminels sont à peine entamées par les saisies.

Les gouvernements doivent bien sûr s'assurer en tout temps que les forces de l'ordre ont en main tous les moyens pour lutter contre le crime organisé. Cependant, l'État n'y arrivera pas seul. La société doit réaliser à quel point son intégrité est menacée par les tentacules du crime organisé et réagir. Le commerçant qui fait l'objet de menaces doit avertir la police. L'entreprise qui, comme TQS, apprend qu'un de ses partenaires d'affaires est membre d'une organisation criminelle doit dès que possible mettre un terme à cette relation malsaine.

Le copropriétaire de TQS, Maxime Rémillard, disait à *La Presse* cette semaine: « Ce n'est pas à nous à jouer à la police. » Bien sûr que non. Mais de là à rester les bras croisés...

Faisant état des conclusions des États généraux contre le crime organisé, tenu à Rome l'an dernier, le *Figaro* rapportait: « La mafia n'est pas une fatalité. Se mobiliser contre elle est un devoir, l'unique moyen de retrouver sa dignité. »

La situation au Québec ne se compare évidemment pas à ce qui se passe en Italie. La nécessité et le devoir de mobilisation n'en existent pas moins.



serge.chapleau@lapresse.ca

DROITS RÉSERVÉS

FORUM@LAPRESSE.CA

Pour une société plus juste

Un rapport de l'OCDE place le Canada au 18^e rang des pays égalitaires. Les pays inégalitaires sont ceux où la richesse côtoie la pauvreté dans une spirale qui fait s'enrichir les riches et s'appauvrir les pauvres. Quelle dégringolade depuis l'ère Chrétien! Cela est la simple conséquence de politiques démagogiques insistant toujours sur la baisse des taxes et des impôts. Les baisses d'impôts, malgré un attrait d'une grande popularité, ne serviront jamais à enrayer la pauvreté et les baisses de taxe profitent beaucoup plus aux riches. On voit, avec la crise financière américaine, que de laisser les riches s'enrichir sans contrainte ne crée pas une société idéale. Il faut mettre la pédale douce sur le néolibéralisme et sur le conservatisme et redécouvrir un juste milieu pour une société plus juste.

Jeannot Vachon, Québec

Niveler par le bas

En lisant *La Presse* de jeudi, j'ai failli renverser mon café. Des intellectuels, particulièrement le politologue Christian



Dufour, préconisent de défendre le français en refusant à leurs concitoyens ce dont ils bénéficient eux-mêmes: la

connaissance de l'anglais. Plus subtilement, on dit que ce n'est pas à l'État de le leur apprendre. Au lieu donc de promouvoir à l'école l'enseignement d'un français de qualité auquel on ajoutera, en temps et lieu, celui de l'anglais et, même, éventuellement, celui d'une troisième langue, on préfère encore une fois niveler par le bas. Dans l'article, on apprend aussi que Bernard Landry, dont les petits-enfants sont trilingues comme lui-même d'ailleurs, estime qu'il s'agit là d'une richesse. Si on

se fie aux prises de position précédentes de M. Landry, il semble qu'il s'agisse d'une richesse qu'il ne désire surtout pas partager avec la populace. Les Québécois, un peuple toujours colonisé? Je le crois, mais pas par les Anglo, plutôt par ses élites.

Charles Lafleur, Montréal

Comptabilité créative

S'il y a quelqu'un qui a le don de m'horripiler, c'est bien Bernard Landry. Le magicien de la comptabilité créative, qui biffe le réel pourcentage de votes au BQ (38 %) en prenant un chiffre qui lui sied mieux, à savoir le nombre de sièges. Ça ferait quoi, le nombre de sièges lors d'un référendum? On se souviendra aussi, lors d'une future élection, que, nonobstant les appels aux fédéralistes faits en période de maraudage, une fois les élections finies, vous êtes réputé souverainiste!

Cécile Rex, Shefford

Dumont > ça sent la fin...

Le départ de deux députés de l'ADQ vers les libéraux de Jean Charest démontre encore une fois que le parti de Mario



Dumont sombre tranquillement vers sa perte. Au risque de le répéter, cela démontre hors de tout doute ce que plusieurs savent déjà: l'ADQ est le parti d'un seul homme ayant un ego aussi grand que l'Everest. Mario Dumont devrait cependant faire attention lorsqu'il dit que les deux transfuges ne sont pas les meilleurs de sa formation politique. Est-ce à dire que les électeurs d'Iberville et de Champlain manquent de jugement? Mario Dumont semble proche du mépris et de l'arrogance. Ça sent la fin...

Jean-Guy Gagné, Rimouski

Ambition personnelle

En tant qu'électeur de sa circonscription, je pense, hélas, que la défection d'André Riedl de l'ADQ tient plus à des questions d'ambition personnelle que de convictions. Selon moi, M. Riedl, parfait inconnu du grand public lorsqu'il a été élu lors

des dernières élections provinciales en surfant sur la vague adéquate, a pris goût aux sphères du pouvoir et calculé qu'il avait plus de chances d'être réélu sous la bannière libérale que sous la bannière du parti de Mario Dumont. Nul doute qu'il a soigneusement négocié sa circonscription avec le PLQ avant de virer capot. Quant à son argumentation pour se justifier d'avoir trahi celui sans lequel il ne serait toujours rien en politique, on connaît la chanson: quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage.

Philippe Riondel, Saint-Jean-sur-Richelieu

Une majorité... sans élections

Les deux députés qui ont quitté l'ADQ pour le PLQ « n'étaient pas les meilleurs », selon leur ex-chef, Mario Dumont. Pour une fois, je suis d'accord avec l'ami de longue date de Stephen Harper. Les meilleurs quitteront l'ADQ pour le PQ, mais il n'y en aura pas... à moins bien sûr que les sondages favorisent le PQ d'ici les élections et non plus le PLQ. Par ailleurs, le geste des deux transfuges pourrait donner des idées à leurs anciens collègues. Qui sait, Jean Charest n'aura peut-être pas besoin d'élections pour obtenir la majorité à l'Assemblée nationale (encore 14 et le tour est joué). Des millions de dollars normalement pris dans les poches des contribuables québécois seraient ainsi épargnés.

Sylvio Le Blanc, Montréal

À VOTRE TOUR

LISEZ LE BLOGUE DE L'ÉDITO
www.cyberpresse.ca/edito



LETTRE DE LA SEMAINE

Exit du Plateau!

JEAN-FRANÇOIS GUAY
L'auteur est un Montréalais.

J'habite le Plateau-Mont-Royal depuis 20 ans. Bien avant que ça soit «in» d'y habiter, bien avant les belles boutiques et les épiceries fines qui parsèment l'avenue Mont-Royal entre deux cafés. En achetant un triplex au milieu des années 90 dans le quartier, j'ai fait le pari que je pourrais y élever ma petite famille. Je sentais que j'allais y arriver, jusqu'à tout récemment. Depuis le printemps, je sens qu'on me montre subtilement la porte.

Depuis le printemps, je sens qu'on me montre subtilement la porte.

Tout a commencé par une banale contravention au mois de mai, tout juste devant chez moi alors que je franchissais le seuil de la porte. J'avais soustrait temporairement ma voiture du côté de rue que la ville nettoie à heure fixe le temps que le balai mécanique fasse son travail. À moi de respecter l'heure complète, m'a-t-on lancé sèchement. Une première pour moi en 20 ans.

Ensuite vint la lecture du plan de déplacement urbain du Plateau. Résolument tourné vers tous les modes de transport alternatif, ce plan vise à

limiter les déplacements en voiture dans le quartier. À la fin de la lecture du document, j'avais le sentiment que l'on créait deux classes de citoyens sur le Plateau. Les vertueux à vélo et les indésirables en auto. Même si je conduis une compacte familiale (et non une mini-fourgonnette), je devenais tout d'un coup un résidant nuisible pour mon environnement, nuisible pour mes voisins, nuisible pour mon quartier tout entier.

Vous ai-je dit que j'ai trois enfants? Une école, une garderie, les cours de danse, l'aréna, la piscine? Vous ai-je dit que les activités de mes enfants se chevauchent? Vous ai-je dit aussi que je me demande encore comment transporterais-je un équipement de gardien de but dans un autobus qui ne passe même pas près de l'aréna ou encore la télé au plasma achetée sur l'avenue Mont-Royal? Vous ai-je dit aussi que je fais 90% de mes courses à pied?

Hier encore, on m'a remis une contravention pour non-respect de l'heure dédiée au nettoyage des rues. Mais cette fois on a poussé un peu plus l'arrogance en me la remettant six minutes avant la fin de cette heure et tout juste après que je me sois garé. La rue était balayée! Pour qui suis-je nuisible à cette heure?

Je vais donc devoir encore payer. Comme ma vignette



PHOTO RÉMI LEMÉE. LA PRESSE

Jean-François Guay s'interroge: suis-je tout d'un coup devenu un résidant nuisible pour mon environnement, nuisible pour mes voisins, nuisible pour mon quartier tout entier?

de stationnement d'ailleurs. Ce harcèlement est-il dû à la mise en place du plan de circulation? Veut-on m'éduquer en me forçant à vendre mon auto? Tout ce que je peux vous dire, c'est que les politiques et

la façon de faire appliquer les règlements (même à l'encontre du gros bon sens) sont en train de me montrer tranquillement la porte de mon cher quartier. J'ai bien compris le message... EXIT du Plateau les

autos et la famille qui ne peut s'en passer.

L'auteur de la lettre de la semaine, Jean-François Guay, recevra une copie laminée de cette page.

Personne ne devrait mourir seul

ANNE OUELLET
L'auteure demeure à Chicoutimi.

Elle est décédée il y a quelques semaines à l'hôpital. Elle était âgée et malade. Elle vivait depuis quelques années dans une résidence pour retraités. Elle se nommait Denise. Pour moi, elle était M^{me} Masse.

Elle n'avait pas de visiteurs, sauf une bénévole des Petits Frères des pauvres. Les résidents et le personnel de la Résidence 54 Centre-Ville, à Chicoutimi, étaient devenus sa famille, son milieu de vie.

Lorsque son état s'est détérioré et qu'elle a dû être admise à l'hôpital pour y passer ses derniers jours, des démarches ont été entreprises, tant par l'hôpital que par la direction de la résidence, afin de retrouver des membres de sa famille, des amis, quelqu'un qui pourrait l'accompagner dans ses derniers moments ou qui, du moins, devait être mis au courant qu'il lui restait peu de temps à vivre.

Mais on n'a retrouvé personne. On savait qu'elle venait de l'extérieur de la région, mais si elle avait de la famille ou des amis quelque part, on n'en a trouvé aucune trace. Elle était seule pour passer ses derniers jours sur Terre. Des membres du personnel de la résidence l'ont visitée à l'hôpital, l'ont accompagnée de leur mieux, mais personne d'autre.

Personne ne devrait mourir seul. Personne ne devrait quitter cette vie comme s'il n'y avait laissé aucune trace. Qui que nous soyons, nous avons tous touché quelqu'un, nous avons tous aimé, pleuré, ri et souffert.

Denise a aimé et elle a été aimée. Elle a connu la peine et la joie, la douleur et le bonheur. Elle a senti la chaleur du soleil et la caresse du vent. Elle s'est réjouie des jours de beau temps et s'est attristée des jours de pluie. Elle a vu le monde de ses yeux, à sa manière, comme personne ne l'avait fait avant elle ou ne le fera après. Elle était unique.

Denise ne quitte pas cette vie sans laisser de trace. Le monde n'aurait pas été le même sans elle. Chaque être humain compte, chacun est unique. Tous méritent qu'on se souvienne de leur passage sur Terre.

Les missions divines...

JEAN CHENAY
L'auteur demeure à Montréal.

Lorsque, il y a un peu plus d'un an, j'ai élu résidence à Montréal, je craignais d'être embêté par de pauvres gens qui me demanderaient régulièrement un peu de monnaie. Loin de mépriser ces personnes, qui vivent une situation dont nul n'est à l'abri, je dois admettre que parfois je trouve leur insistance un peu lourde. Mais à ce jour, je peux dire que pas une seule fois je n'ai eu à redire de la façon dont ces gens réagissent lorsque je leur dis non.

C'est plutôt de certains qui se réclament de Dieu que je trouve à me plaindre. Récemment, sur une période de cinq jours, j'ai été accosté plusieurs fois par des gens qui voulaient me vendre leur religion.

Ce fut d'abord par une dame qui m'a crié à quelques centimètres du visage: «Do you know that God has got a plan for you.» Lorsque je ne lui ai pas répondu, cette dernière m'a demandé pourquoi j'insultais Jésus par mon silence. Quelques jours plus tard, deux jeunes hommes dans la vingtaine – che-

mise blanche, pantalon, cravate et souliers noirs – m'ont accosté dans le métro afin de me parler de la vie éternelle. Mon regard a heureusement suffi à calmer leurs ardeurs. Quelques minutes plus tard, à la sortie de la station de métro, un autre membre d'un groupe bien connu m'a offert de la littérature en me certifiant que je pourrais devenir un des élus si je me joignais à eux.

Je suis un homme de 58 ans qui a largement eu le temps de se bâtir des convictions morales qui ne regardent que moi. Je souhaite seulement que tous ceux qui se croient investis d'une mission divine me laissent tranquille. J'ai simplement le goût de leur dire cette expression anglaise qui exprime bien ce que je ressens à leur égard: «Get a life.»



PHOTO BERNARD BRAULT. ARCHIVES LA PRESSE

Hors saison, je veux bien acheter des piments et des tomates du Mexique...

Des pois «made in China»

KATHLEEN POTVIN
L'auteure habite à Saint-Louis-de-Blandford.

Samedi passé, j'ai fait l'épicerie. Ce n'est pas la tâche que je préfère.

Depuis quelques années, avec la venue des OGM, de la mondialisation, etc., j'ai appris à lire les étiquettes pour connaître la provenance des produits que je mets dans mon assiette. Je parcours la liste des ingrédients, regarde la teneur en sodium et en sucre et mets de côté ceux qui ont atteint la date où la comestibilité n'est plus garantie.

Avec tout ce rituel, faire l'épicerie, c'est long! À la bonne franquette, j'ai en tête de concocter un délicieux plat de poulet sauté pour le dîner. Lorsque j'arrive au comptoir de légumes, tenant un emballage de pois mange-tout dans la main, je lis que ces petits légumes verts qui poussent à profusion au Québec et dans notre pays proviennent de Chine. Oups! me suis-je exclamée en tenant l'emballage de pois mange-tout dans la main, ayant en perspective toutes les babioles que l'on retrouve dans les magasins à un dollar!

C'est loin, la Chine, me suis-je dite en remettant l'emballage dans le comptoir. Hors saison, je veux bien acheter des piments et des tomates du Mexique. J'achète aussi les avocats, les fruits et légumes qui ne poussent pas ici parce que la saison de la culture maraîchère est trop courte ou trop froide. J'aime les oranges de la Floride, les clémentines du Maroc et j'aime aussi découvrir certains fruits et légumes exotiques.

Pensez-vous que j'en ai contre les Chinois? Non... mais si j'achète des pois mange-tout qui poussent en Chine aussi bien que j'achète des pommes McIntosh ou Lobo cueillies en Inde ou du sirop d'érable made in Ouagadougou!